

**DUMAS**  
**ALEXANDRE**

LE CAPITAINE  
PAUL

Александр Дюма

**Le capitaine Paul**

«Public Domain»

**Дюма А.**

Le capitaine Paul / А. Дюма — «Public Domain»,

# Содержание

Préface	5
Chapitre I	19
Chapitre II	25
Chapitre III	30
Конец ознакомительного фрагмента.	31

# Alexandre Dumas

## Le capitaine Paul

### Préface

*Habent sua fata libelli.*

J'avais déjà écrit cet hémistiche, chers lecteurs, et j'allais inscrire au-dessous le nom d'Horace, lorsque je me demandai deux choses: si je me rappelais le commencement du vers et si ce vers était bien du poète de Venusium.

Chercher dans les cinq ou six mille vers d'Horace, c'était bien long, et je n'ai pas de temps à perdre.

Cependant, je tenais beaucoup à cet hémistiche, qui s'applique merveilleusement au livre que vous allez lire.

Que faire?

Écrire à Méry.

Méry, vous le savez, c'est Homère, c'est Eschyle, c'est Virgile, c'est Horace, c'est l'antiquité incarnée dans un moderne.

Méry sait le grec comme Démosthène, et le latin comme Cicéron.

J'écrivis donc:

«Cher Méry, «Est-ce bien d'Horace, cet hémistiche:

«*Habent sua fata libelli?*

«Vous rappelez-vous le commencement du vers?

«À vous de coeur.

«Alex. Dumas.»

Je reçus poste pour poste la réponse suivante:

«Mon cher Dumas, «L'hémistiche *Habent sua fata libelli* est attribué à Horace, mais à tort.

«Voici le vers complet:

«*Pro captu lectoris, habent sua fata libelli.*

«Il est du grammairien Terentianus Maurus. Le premier hémistiche: *Pro captu lectoris*, n'est pas de très bonne latinité. Selon le goût, selon le choix, selon l'esprit du lecteur, les écrits ont leur destin.

«Je n'aime pas le *pro captu*, qu'on ne trouverait chez aucun bon classique.

«Tout à vous de coeur, mon bien cher frère.

«Méry.»

Voilà une réponse, j'espère, comme je les aime et comme vous les aimez, courte et catégorique, où chaque mot dit ce qu'il a à dire et répond à la question faite.

Le vers n'était donc pas d'Horace.

J'avais donc bien fait de ne pas le signer du nom de l'ami de Mécène.

Le premier hémistiche était mauvais.

J'avais donc bien fait de l'oublier.

Mais je m'étais rappelé le second, et cela, à propos du *Capitaine Paul*, dont on préparait une nouvelle édition.

En effet, si un hémistiche a jamais été fait pour un livre, c'est l'hémistiche de Terentianus Maurus pour le livre qui nous occupe.

Laissez-moi, chers lecteurs, vous raconter, non pas l'histoire de ce livre – son histoire est l'histoire de tous les livres – mais sa genèse: ce qui lui est arrivé avant qu'il vît le jour; ses infortunes avant qu'il fût; ses transformations tandis qu'il était encore dans les limbes de l'existence.

Cela vous rappellera, en petit, bien entendu, les sept incarnations de Brahma.

Première phase. – Conception.

Une impression généralement éprouvée par tous les admirateurs du *Pilote*, l'un des plus magnifiques romans de Cooper – impression que nous avons profondément ressentie nous-même – c'est le regret de perdre aussi complètement de vue, le livre une fois terminé, l'homme étrange que l'on a suivi avec tant d'intérêt à travers le détroit de Devils-Gripp et les corridors de l'abbaye de Sainte-Ruth. Il y a dans la physionomie, dans la parole et dans les actions de ce personnage, indiqué une première fois sous le nom de John, et une seconde fois sous celui de Paul, une mélancolie si profonde, une amertume si douloureuse, un mépris de la vie si grand, que chacun a désiré connaître les causes qui ont amené ce brave et généreux cœur au désenchantement et au doute. Quant à nous, plus d'une fois nous l'avouons, il nous était passé par l'esprit ce désir, au moins indiscret, d'écrire à Cooper pour lui demander, sur le commencement de la carrière et la fin de la vie de cet aventurier marin, les renseignements que je cherchais en vain dans son livre. Je pensais qu'une pareille demande serait facilement excusée par celui auquel elle s'adresserait; car elle portait avec elle la louange la plus sincère et la plus complète de son oeuvre. Mais, je fus retenu par l'idée que l'auteur ne connaissait peut-être, de la vie dont il nous avait donné un épisode, que la partie qui avait été éclairée par le soleil de l'indépendance américaine. En effet le météore brillant, mais éphémère, avait passé des nuages de sa naissance à l'obscurité de sa mort, de sorte qu'il était tout à fait possible que, éloigné des lieux où son héros vit le jour et des pays où il ferma les yeux, l'historien poète, qui peut-être l'avait choisi à cause de ce mystère même, pour lui faire jouer un rôle dans ses annales, n'en eût connu que ce qu'il nous en avait transmis. Alors je résolus de me procurer par moi-même les détails que j'avais tant désiré qu'un autre me donnât. Je fouillai les archives de la marine; elles ne m'offrirent qu'une copie de lettres de marque à lui données par Louis XVI. J'interrogeai les annales de la Convention: je n'y trouvai que l'arrêté pris à l'époque de sa mort. Je questionnai les contemporains; à cette époque – c'était vers 1829 – il en restait encore: ils me dirent qu'il était enterré au Père-Lachaise. Et, de ces premières tentatives, voilà tout ce que je retirai.

Alors, comme je viens d'avoir recours à Méry, j'eus recours à Nodier; Nodier, cet autre ami d'un autre temps, à la mémoire duquel j'ai voué un culte, et que j'évoque chaque fois que mon cœur, aux amis du présent, a besoin d'adjoindre un ami du passé. J'eus recours à Nodier, ma bibliothèque vivante. Nodier recueillit un instant ses souvenirs; puis me parla d'un petit livre in-18 écrit par Paul John lui-même et contenant des mémoires sur sa vie, avec cette épigraphe: *Munera sunt laudi*. Je me mis aussitôt en quête de la précieuse publication; mais j'eus beau interroger les bouquinistes, fouiller les bibliothèques, battre les quais, mettre en réquisition Guillemot et Techener, je ne trouvai rien qu'un libelle infâme, intitulé Paul John, ou Prophéties sur l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Espagne et la Hollande, libelle que je jetai de dégoût à la quatrième page admirant combien les poisons se conservent si longtemps et si parfaitement, de sorte qu'on les trouve toujours là où l'on cherche en vain une nourriture saine et savoureuse.

Je renonçai donc à toute espérance de ce côté.

Quelque temps après, entre la représentation de *Christine* et celle d'*Antony*, je fis un voyage à Nantes; de Nantes, je gagnai les côtes; je visitai Brest, Quimper et Lorient.

Pourquoi allais-je à Lorient? – Admirez la puissance d'une idée fixe! Mon pauvre ami Vatout, qui n'avait pour moi qu'un défaut, celui de vouloir me protéger malgré moi, fait un roman là-dessus. – Pourquoi allais-je à Lorient? Parce que j'avais lu, dans une biographie de Paul John, que le célèbre marin était venu trois fois dans ce port. Cette circonstance m'avait frappé. J'avais pris les dates, je n'eus qu'à ouvrir mon portefeuille. J'allai consulter les archives maritimes, et je trouvai, en effet, la trace des stations qu'avaient faites, à différentes époques, dans la rade, les frégates *le Ranger* et *l'Indienne*, l'une de dix-huit et l'autre de trente-deux canons. Quant aux motifs qui les avaient amenées, soit ignorance, soit oubli, le secrétaire qui tenait les registres avait négligé de les consigner. J'allais me retirer sans autre renseignement, lorsque je m'avisai d'interroger un vieil employé et de lui demander si, traditionnellement, on avait conservé dans le pays quelque souvenir du capitaine de ces deux

bâtiments. Alors le vieillard me répondit qu'en 1784, étant encore enfant, il avait vu Paul John au Havre, où il était alors, lui qui me parlait, employé à la Santé de la ville.

Quant à Paul John, il était, à cette époque, commodore à bord de la flotte du comte de Vaudreuil.

La réputation de bravoure dont jouissait alors ce marin, et la singularité de ses manières, l'avaient impressionné au point que, de retour en Bretagne, il avait une fois prononcé son nom devant son père, concierge du château d'Auray. Le vieillard avait tressailli, et lui avait fait signe de se taire. Le jeune homme avait obéi tout en faisant ses réserves.

Cependant, quelques questions qu'il fit à son père, celui-ci refusa toujours d'y répondre. Mais, la marquise d'Auray étant morte, Emmanuel ayant émigré, Lusignan et Marguerite habitant la Guadeloupe, le vieillard crut pouvoir révéler un jour à son fils une histoire étrange et mystérieuse, à laquelle se trouvait mêlé l'homme sur lequel je lui demandais des détails.

Et cette histoire, il ne l'avait point oubliée, quoique quarante ans à peu près se fussent écoulés entre le récit que lui en avait fait son père et celui qu'il me fit à moi.

Cette histoire tomba parole à parole dans le fond de ma pensée, et y demeura cachée comme cette eau qui tombe goutte à goutte de la voûte de la grotte et forme peu à peu un bassin dans ses calmes et silencieuses profondeurs; de temps en temps, mon imagination se penchait au bord de cette eau mystérieuse et profonde, et je me disais:

– Il est cependant l'heure que cette eau jaillisse au dehors et se répande en cascade ou en ruisseau, en torrent ou en lac, à la vivifiante ardeur du soleil.

Seulement, sous quelle forme se répandrait-elle?

Sous la forme du drame, ou sous celle du roman?

À cette époque, vers 1831 et 1832, toute production se présentait à mon esprit sous la forme du drame.

Aussi, à chaque instant, me disais-je:

– Il faut pourtant que je fasse un drame de Paul John.

Et 1832, 1833, 1834 s'écoulèrent sans que les masses primitives de ce drame se détachassent assez clairement dans mon esprit, pour que mon esprit abandonnât ses autres rêves et s'attachât à celui-là.

Et je me disais:

– Attendons; il viendra un instant où le fruit sera mûr pour la vie, et il se détachera lui-même de la branche.

Deuxième phase. – Création.

C'était vers le mois d'octobre 1835.

Le paysage avait bien changé. Ce n'étaient plus les côtes de Bretagne aux rudes falaises; ce n'était plus la poupe rugueuse de l'Europe battue par les flots de la mer sauvage; ce n'étaient plus les oiseaux gris des tempêtes se jouant à la lueur de l'éclair, au sifflement du vent, au milieu de l'embrun des vagues se brisant sur les rochers.

Non, c'était la mer de Sicile, calme comme un miroir; c'était, à notre droite, Palerme, couchée au pied du monte Pellegrino, ombragée à sa tête par les orangers de Montreale, à ses pieds par les palmiers de la Bagheria; c'était, à notre gauche, Alicadi, se levant du sein – je ne dirai pas des flots, les flots supposent un certain mouvement de la mer, et la mer était immobile comme un lac d'argent fondu; – c'était Alicadi, se dessinant, pareil à une pyramide sombre, entre l'azur du ciel et l'azur d'Amphitrite; c'était enfin, bien loin devant nous, élevant sa tête au-dessus des îles volcaniques, débris du royaume d'Éole, c'était Stromboli, secouant au vent du soir son panache de fumée, et dont la base, se colorant de temps en temps d'une lueur rougeâtre, indiquait qu'au milieu de l'obscurité cette colonne de fumée reposerait sur une base de flammes.

Je venais de quitter Palerme, où j'avais passé un des mois les plus heureux de ma vie. Une barque, à l'arrière de laquelle une figure, debout, blanche et couronnée de verveine comme la Norma

antique, m'envoyait ses derniers signaux, rayait de son sillage la nappe brillante, et s'amoindrissait à l'horizon, emportée par ses quatre rames, qui, de loin, semblaient les pattes d'un gigantesque scarabée, égratignant, la surface de la mer.

Mes yeux et mon cœur suivaient la barque.

Elle disparut. Je poussai un soupir. Et cependant j'étais loin de me douter que je ne revoie jamais celle qui venait de me quitter.

J'entendis auprès de moi comme une prière, où étais-je, et qui faisait cette prière?

J'étais au milieu d'un équipage sicilien, sur le *speronare la Madonna del piè della Grotta*. Cette prière, c'était l'Ave Maria que disait le fils du capitaine Arena, enfant de neuf ans, que notre pilote Nunzio maintenait debout sur le toit de notre cabine.

De là, il parlait à la mer, aux vents, aux nuages, à Dieu!

Cette heure de l'Ave Maria était l'heure poétique de la journée. Même lorsque rien ne venait ajouter à la mélancolie du crépuscule, c'était l'heure où nous rêvions sans penser, l'heure où le souvenir du pays éloigné et des amis absents revenait à la mémoire, pareils à ces nuages qui simulent tantôt des montagnes, tantôt des lacs, tantôt des formes humaines, qui glissent doucement sur un ciel d'azur et qui changent d'aspect, se composant, se décomposant, et se recomposant vingt fois en un instant; les heures glissaient alors sans que l'on sentit le toucher de leurs ailes sans qu'on entendît le bruit de leur vol. Puis la nuit arrivait, – si toutefois on peut appeler la nuit l'absence du jour, – la nuit arrivait allumant une à une les étoiles dans l'orient assombri, tandis que l'occident, éteignant peu à peu le soleil, roulait des flots d'or et passait par toutes les couleurs du prisme, depuis le pourpre ardent jusqu'au vert clair. Alors il s'élevait de l'eau comme un harmonieux murmure: les poissons s'élançaient hors de la mer, pareils à des éclairs d'argent, le pilote quittait le gouvernail, comme si le gouvernail n'avait plus besoin d'autre main que celle de Dieu; on hissait le fils du capitaine sur le toit de la cabine, et l'Ave Maria commençait à l'instant même où finissait le dernier rayon du jour.

C'était cette scène, chaque jour renouvelée et où, chaque jour, mon âme s'imprégnait d'une mélancolie nouvelle, que je venais de voir se reproduire dans des conditions qui la faisaient, pour moi, plus impressionnante que jamais.

Maintenant, par quel mystère de l'organisme humain, comment, ce soir-là même, dans le vide laissé au milieu de ma pensée par cette figure blanche et voilée, par cette Norma fugitive, – comment, dans ce vide, retrouvai-je en le sondant, – au lieu de l'arbre en fleur déraciné, – comment retrouvai-je ce fruit qui devait tomber quand il serait mûr, *le Capitaine Paul*?

Oh! cette fois, son heure était bien venue, je sentis, à la façon dont le drame s'emparait de ma pensée, qu'il ne lui laisserait plus de relâche qu'il n'eût vu le jour, et je m'abandonnai à ce charme amer de la gestation...

Ah! voilà ce que les artistes seuls peuvent dire, c'est tout ce qu'il y a de charme, lorsque, poète ou peintre, on voit sa pensée revêtir une forme, et le rêve peu à peu prendre la consistance de la réalité.

Voyez-vous le soleil qui se lève derrière une chaîne des Alpes ou des Pyrénées? D'abord, c'est une lueur rose, à peine visible, s'infiltrant dans l'atmosphère grisâtre du matin, qu'elle colore d'une imperceptible teinte, et sur laquelle se découpe la silhouette dentelée et gigantesque des montagnes.

Peu à peu, cette teinte grandit, les sommets les plus élevés se colorent; vous les voyez, flamboyants, dominer les autres comme des volcans, puis des rayons s'élancent dans les cieux, pareils à autant de fusées d'or; les pics inférieurs commencent à participer à cette lumière, qui monte si rapidement que les anciens représentaient le soleil apparaissant aux portes de l'Orient, sur un char traîné par quatre chevaux fougueux; l'océan de flammes submerge ces sommets qui semblaient vouloir l'arrêter comme une digue.

Enfin, voici le jour: marée ruisselante, qui s'épanche par torrents aux flancs de la chaîne sombre, et qui peu à peu pénètre et illumine jusqu'à la mystérieuse profondeur des vallées où l'on aurait cru que jamais ne pénétrerait un rayon de lumière.

C'est ainsi que, s'éclaire et se dessine l'oeuvre dans le cerveau du poète.

Quand j'arrivai à Messine, mon drame du *Capitaine Paul* était fait; il ne me restait plus qu'à l'écrire.

Je comptais l'écrire à Naples; car j'étais en retard. La Sicile m'avait retenu comme une de ces îles magiques dont parle le vieil Homère.

Que nous fallait-il pour regagner la ville des délices – la ville qu'il faut voir avant de mourir? – Trois jours et un bon vent.

Je donnai l'ordre au capitaine d'appareiller le lendemain matin, et de mettre le cap droit sur Naples.

Le capitaine consulta le vent, regarda le nord, échangea quelques mots à voix basse avec le pilote, et répondit:

– On fera ce que l'on pourra, Excellence.

– Comment! on fera ce que l'on pourra, cher ami? Il me semble qu'il y a là-dessous un sens caché.

– Dame! fit le capitaine.

– Voyons, voyons, expliquons-nous tout de suite.

– Oh! l'explication sera courte, Excellence.

– Abordons-la franchement, alors.

– Eh bien, le vieux ainsi qu'on appelait le pilote – le vieux dit que le temps va changer et que nous aurons le vent contraire pour sortir du détroit.

Nous étions à l'ancre, en face de San-Giovanni.

– Ah! diable! fis-je, le temps va changer, et nous aurons le vent contraire; est-ce bien sûr, capitaine?

– C'est bien sûr, oui, Excellence.

– Et, lorsque ce vent souffle, capitaine, a-t-il la mauvaise habitude de souffler longtemps?

– Plus ou moins.

– Quel est son moins?

– Trois ou quatre jours.

– Et son plus?

– Huit ou dix.

– Et, quand il souffle, impossible de sortir du détroit?

– Impossible.

– Et à quelle heure le vent soufflera-t-il?

– Eh! vieux? dit le capitaine.

– Présent! dit Nunzio en se levant derrière la cabine.

– Son Excellence demande pour quelle heure le vent?

Nunzio se retourna, consulta jusqu'au plus petit nuage du ciel, et, se retournant vers nous:

– Capitaine, dit-il, ce sera pour ce soir entre huit et neuf heures, un instant après que le soleil sera couché.

– Ce sera pour ce soir, entre huit et neuf, un instant après que le soleil sera couché, répéta le capitaine avec la même assurance que si c'eût été Mathieu Laensberg ou Nostradamus qui lui eût répondu.

– Mais alors, demandai-je au capitaine, ne pourrait-on sortir tout de suite? Nous nous trouverions alors en pleine mer, et pourvu que nous arrivions au Pizzo, c'est tout ce que je demande...

– Si vous le voulez absolument, répondit le pilote, on tachera.

– Eh bien, mon cher Nunzio tâchez donc, alors.

– Allons, allons, dit le capitaine, on part... Chacun son poste!

Empruntons à mon journal de voyage les détails qui vont suivre; il y a tantôt vingt ans que les choses racontées à cette heure par moi se sont passées. J'aurais oublié peut-être; mon journal, au contraire, a une mémoire inflexible et se souvient du plus petit détail:

«En un instant, sur l'ordre du capitaine et sans faire une seule observation, tout le monde fut à la besogne: l'ancre fut levée et le bâtiment, tournant lentement son beau-pré vers le cap Pelore, commença de se mouvoir sous l'effort de quatre avirons; quant aux voiles, il n'y fallait pas songer, pas un souffle de vent ne traversait l'espace...

«Comme cette disposition atmosphérique me portait naturellement au sommeil, et que j'avais si longtemps vu et si souvent revu le double rivage de la Sicile et de la Calabre, que je n'avais plus grande curiosité pour l'un ni pour l'autre, je laissai Jadin fumant sa pipe sur le pont, et j'allai me coucher.

«Je dormais depuis trois ou quatre heures, à peu près, et, tout en dormant, je sentais instinctivement qu'il se passait autour de moi quelque chose d'étrange, lorsque, enfin, je fus complètement réveillé par le bruit des matelots courant au-dessus de ma tête, et par le cri bien connu de Burrasca!

«Burrasca! J'essayai de me mettre sur mes genoux, ce qui ne me fut pas chose facile, relativement au mouvement d'oscillation imprimé au bâtiment; mais enfin j'y parvins, et, curieux de savoir ce qui se passait, je me traînai jusqu'à la porte de derrière de la cabine, qui donnait sur l'espace réservé au pilote. Je fus bientôt au fait: au moment où je l'ouvrais, une vague, qui demandait à entrer juste au moment où je voulais sortir, m'atteignit en pleine poitrine, et m'envoya à trois pas en arrière, couvert d'eau et d'écume. Je me relevai; mais il y avait inondation complète dans la cabine. J'appelai Jadin pour qu'il m'aidât à sauver nos lits du déluge.

«Jadin accourut, accompagné du mousse, qui portait une lanterne, tandis que Nunzio, qui avait l'oeil à tout, tirait à lui la porte de la cabine, afin qu'une seconde vague ne submergeât point tout à fait notre établissement. Nous roulâmes aussitôt nos matelas, qui heureusement, étant de cuir, n'avaient pas eu le temps de s'imbiber. Nous les plaçâmes sur des tréteaux, afin qu'ils planassent au-dessus des eaux comme l'Esprit du Seigneur; nous suspendîmes nos draps et nos couvertures aux portemanteaux qui garnissaient les parois intérieures de notre chambre à coucher; puis, laissant à notre mousse le soin d'éponger les deux pouces de liquide dans lesquels nous barbotions, nous gagnâmes le pont.

«Le vent s'était levé, comme avait dit le pilote, et à l'heure qu'il avait dite; et, selon sa prédiction encore, ce vent nous était tout à fait contraire.

Néanmoins, comme nous étions parvenus à sortir du détroit, nous étions plus à l'aise, et nous courions des bordées dans l'espérance de gagner un peu de chemin; mais il résultait de cette manoeuvre que les vagues nous battaient en plein travers, et que, de temps en temps, le bâtiment s'inclinait tellement, que le bout de nos vergues trempait dans la mer...

«Nous nous obstinâmes ainsi pendant trois ou quatre heures, et, pendant ces trois ou quatre heures, nos matelots, il faut le dire, n'élevèrent pas une récrimination contre la volonté qui les mettait aux prises avec l'impossibilité même. Enfin, au bout de ce temps, je demandai combien nous avions fait de chemin depuis que nous courions des bordées, et il y avait de cela cinq ou six heures. Le pilote nous répondit tranquillement que nous avions fait demi-lieue. Je m'informai alors combien de temps pourrait durer la bourrasque, et j'appris que, selon toute probabilité, nous en aurions pour trente-six ou quarante heures. En supposant que nous continuassions à conserver sur le vent et la mer le même avantage, nous pouvions faire à peu près huit lieues en deux jours. Le gain ne valait pas la fatigue, et je prévins le capitaine que, s'il voulait rentrer dans le détroit, nous renoncions momentanément à aller plus loin.

«Cette intention pacifique était à peine formulée par moi que, transmise immédiatement à Nunzio, elle fut à l'instant même connue de tout l'équipage. Le *speronare* tourna sur lui-même comme par enchantement; la voile latine et la voile de foc se déployèrent dans l'ombre, et le petit bâtiment, tout tremblant encore de sa lutte, partit vent arrière avec la rapidité d'un cheval de course. Dix minutes après, le mousse vint nous dire que, si nous voulions rentrer dans notre cabine, elle était parfaitement séchée, et que nous y retrouverions nos lits, qui nous attendaient dans le meilleur état possible. Nous ne nous le fîmes pas redire à deux fois, et, tranquilles désormais sur la bourrasque, devant laquelle nous marchions en courrier, nous nous endormîmes au bout de quelques instants.

«Nous nous réveillâmes à l'ancre, juste à l'endroit d'où nous étions partis la veille; il ne tenait qu'à nous de croire que nous n'avions pas bougé de place, mais que seulement nous avions eu un sommeil un peu agité.

«Comme la prédiction de Nunzio s'était réalisée de point en point, nous nous approchâmes de lui avec une vénération plus grande encore que d'habitude pour lui demander des nouvelles certaines à l'endroit du temps.

Les prévisions n'étaient pas consolantes. À son avis, le temps était complètement dérangé pour huit ou dix jours; il résultait donc des observations atmosphériques de Nunzio que nous étions cloués à San Giovanni pour une semaine au moins.

«Notre parti fut pris à l'instant même: nous déclarâmes au capitaine que nous donnions huit jours au vent pour se décider à passer du nord au sud-est, et que, si, au bout de ce temps, il ne s'était pas décidé à faire sa saute, nous nous en irions tranquillement par terre à travers plaines et montagnes, notre fusil sur l'épaule, et tantôt à pied, tantôt à mulet; pendant ce temps, le vent se déciderait probablement à changer de direction, et notre *speronare*, profitant du premier souffle favorable, nous retrouverait au Pizzo.

«Rien ne met à l'aise le corps et l'âme comme une résolution prise, fût-elle exactement contraire à celle que l'on comptait prendre. À peine la nôtre fut-elle arrêtée, que nous nous occupâmes de nos dispositions locatives. Pour rien au monde je n'aurais voulu remettre le pied à Messine.

Nous décidâmes donc que nous demeurerions sur notre *speronare*; en conséquence, on s'occupait de le tirer à l'instant même à terre, afin que nous n'eussions pas à supporter l'ennuyeux clapotage des vagues, qui, dans les mauvais temps, se fait sentir jusqu'au milieu du détroit; chacun se mit à l'oeuvre, et, au bout d'une heure, le *speronare*, comme une carène antique, était tiré sur le sable du rivage étayé à droite et à gauche par deux énormes pieux, et orné à son bâbord d'une échelle à l'aide de laquelle on communiquait de son pont à la terre ferme. En outre, une tente fut établie à l'arrière du grand mat, afin que nous pussions nous promener, lire et travailler à l'abri du soleil et de la pluie; moyennant ces petites préparations, nous nous trouvâmes avoir une demeure infiniment plus confortable que ne l'eût été la meilleure auberge de San-Giovanni.

«Au reste, le temps que nous avons à passer ainsi ne devait point être perdu. Jadin avait ses croquis à repasser et moi, j'avais arrêté le plan de mon drame de Paul John, dont ne me restait plus que quelques caractères à mettre en relief quelques scènes à compléter. Je résolus donc de profiter de cette espèce de quarantaine pour accomplir ce travail, qui devait recevoir à Naples sa dernière touche, et dès le soir même, je me mis à l'oeuvre.» Voilà ce que je trouve sur mon journal de voyage, et ce que je transcris ici pour servir à l'histoire du drame et du roman du *Capitaine Paul*, si jamais il prend à quelque académicien désœuvré l'idée d'écrire, cent ans après ma mort, des commentaires sur le drame ou le roman du *Capitaine Paul*.

Mais nous n'en sommes encore qu'au drame; le roman viendra après.

C'est donc à bord d'un de ces petits bâtiments – hirondelles de mer, qui rasent les flots de l'archipel sicilien – sur les rivages de la Calabre, à vingt pas de San-Giovanni, à une lieue et demie de Messine, à trois lieues de Scylla, en vue de ce fameux gouffre de Charybde qui a tant tourmenté Énée et son équipage – que le drame du *Capitaine Paul* fut écrit, en huit jours, ou plutôt en huit nuits.

Un mois après, je le lisais à Naples – près du berceau d'un enfant qui venait de naître – à Duprez, à Ruolz et à madame Malibran.

L'auditoire me promit un énorme succès.

L'enfant qui était au berceau et qui dormait au bruit de ma voix comme au murmure berceur des chants de sa mère, était cette charmante Caroline qui est aujourd'hui une de nos premières cantatrices.

À cette époque, elle s'appelait Lili; et c'est encore aujourd'hui, pour les vieux et fidèles amis de Duprez, le seul nom qu'elle porte.

Troisième phase. – Déception.

Je revins en France vers le commencement de l'année 1836: mon drame du *Capitaine Paul* était complètement achevé et prêt à être lu.

Avant que je fusse à Paris, Harel savait que je ne revenais pas seul.

La dernière pièce que j'avais donnée au théâtre de la Porte-Saint- Martin était *Don Juan el Marana*, que l'on s'est obstiné à appeler *Don Juan de Marana*.

*Don Juan* avait réussi; mais *Don Juan* portait avec lui pour Harel du moins, la tache du péché originel.

*Don Juan* n'avait pas de rôle pour mademoiselle George.

Harel, sous ce rapport, était non pas l'aveuglement, mais le dévouement incarné; – pendant tout le temps qu'il fut directeur, son théâtre demeura un piédestal pour la grande artiste, à laquelle il avait voué un culte.

Auteurs, acteurs, tout lui était sacrifié; si la divinité splendide qu'il adorait eût eu pour ses prêtres les exigences de la mère Cybèle, Harel eût rendu un décret pareil à celui qui régissait les corybantes.

Heureusement que George était une bonne déesse dans toute la force du terme, et qu'il ne lui passa jamais par l'esprit d'user de son pouvoir dans toute sa rigueur.

À peine Harel sut-il donc que je revenais avec un drame et que, dans ce drame, il y avait un rôle pour George, qu'il accourut à la maison.

– Eh bien, me dit-il, tout en découvrant la Méditerranée, – c'est de lui le mot, rendons à César ce qui appartient à César! – nous avons donc pensé à notre grande artiste?

– Vous voulez parler du *Capitaine Paul*?

– Je veux parler de la pièce que vous avez faite... Vous avez fait une pièce, n'est-ce pas?

– Oui, j'ai fait une pièce, c'est vrai.

– Eh bien, voilà tout... Vous avez fait une pièce: jouons-la.

– Bon!.. pour qu'il lui arrive ce qui est arrivé à *Don Juan*.

Harel prit une énorme prise: c'était son moyen d'attente, chaque fois qu'un moment d'embarras l'empêchait de répondre à l'instant même.

– *Don Juan*, dit-il, *Don Juan*... certainement, c'était un bel ouvrage; mais, mon cher, voyez-vous, il y avait des vers.

– Pas beaucoup.

– C'est vrai... Eh bien, si peu qu'il y en avait, ils ont fait du tort à l'ouvrage...

Le *Capitaine Paul* n'est pas en vers, n'est-ce pas?

– Non; tranquillisez-vous.

– Il y a un rôle... pour George... m'a-t-on...

– Oui; mais probablement qu'elle n'en voudra pas.

– De vous, mon ami, elle le prendra les yeux fermés. Et pourquoi n'en voudrait-elle pas?

– Pour deux raisons.

– Dites.

– La première, parce que c'est un rôle de mère.

– Elle ne joue que cela! Voyons la seconde raison.

– La seconde, parce qu'elle a un fils.

– Après?

– Et qu'elle ne voudra jamais être la mère de Bocage.

– Bah! elle a bien été la mère de Frédérick.

– Oui; mais le rôle de Gennaro n'avait pas l'importance du rôle du *Capitaine Paul*; elle dira que la pièce n'est point à elle.

– Bon! et *la Tour de Nesle*! la pièce était à elle peut-être! elle l'a jouée hier pour la quatre cent vingtième fois. À quand la lecture?

– Vous le voulez, Harel?

– Je vous apporte un traité: mille francs de prime, dix pour cent de droits, soixante francs de billets; tenez, vous n'avez plus qu'à signer.

– Merci. Harel: nous lisons demain, mais sans traité.

– Nous lisons demain?

– Oui.

– Qui voulez-vous à la lecture?

– Mais vous, George et Bocage, voilà tout.

– À quelle heure?

– À une heure.

– Est-ce long?

– Trois heures de représentation.

– C'est la bonne mesure, on peut jouer trois actes avec cela.

– Et même cinq.

– Hum! hum!

– Vous en avez bien joué sept avec *la Tour de Nesle*.

– C'était dans les jours néfastes; mais ces jours-la sont passés, Dieu merci!

– Vous êtes toujours chef de bataillon dans la garde nationale?

– Toujours.

– Je ne m'étonne plus de la tranquillité de Paris. À demain.

– À demain.

Le lendemain, à une heure, nous étions dans le boudoir de George; George toujours belle et couchée dans ses fourrures, Bocage toujours blagueur, Harel toujours spirituel.

– Eh bien, me dit Bocage, vous voilà donc, vous?

– Oui, me voilà.

– Qu'est-ce qu'on me dit? on me dit que vous avez découvert la Méditerranée?

– On a bien fait de vous le dire, mon ami; vous n'auriez pas trouvé cela tout seul.

– Et, à ce qu'il paraît, vous avez fait un rôle pour George?

– J'ai fait une pièce pour moi.

– Comment, pour vous?

– Ce qui veut dire qu'elle ne sera probablement pas du goût de tout le monde.

– Pourvu qu'elle soit du goût du public.

– Vous savez que ce n'est pas toujours une raison pour qu'elle soit bonne.

– Enfin, nous allons voir.

– Lisons, lisons, dit Harel.

La place me portait malheur. C'était à la même place que j'avais lu *Antony* à Crosnier.

Après le premier acte, qui est assez brillant et tout entier au Capitaine Paul, Bocage s'était frotté les mains et s'était écrié:

– Eh bien, le voyageur, il n'est donc pas encore si usé qu'on le dit?

Ainsi, voyez, chers lecteurs, en 1836, il y a juste vingt-cinq ans de cela, on disait déjà que j'étais usé.

Mais, dès ce premier acte, tout au contraire, George avait commencé de s'assombrir.

– Mon cher Harel, dis-je en souriant, je crois que le baromètre est à la pluie.

– Il faudra voir, dit Harel, il faudra voir. On ne peut pas juger d'après un premier acte.

Comme je l'avais prévu, le baromètre passa de la pluie à l'averse, de l'averse à l'orage, et de l'orage à la tempête.

Le pauvre Harel était au supplice: il entassait prises sur prises.

Au troisième acte, il sonna pour qu'on lui remplît sa tabatière.

George ne soufflait pas le mot.

Bocage commença à me trouver plus usé que le public n'avait dit.

La lecture finit au milieu de la consternation générale.

– Eh bien, fis-je à Harel, je vous l'avais bien dit.

– Le fait est, mon cher, dit Harel en se bourrant le nez de tabac, le fait est que, cette fois, là, franchement, il faut vous dire ces choses-là en ami, je crois que vous vous êtes trompé.

– C'est l'avis de George surtout; n'est-ce pas, George?

– Moi... vous savez bien que je n'ai pas d'avis. Je suis engagée au théâtre de M. Harel; je joue les rôles qu'on me distribue.

– Pauvre victime! Eh bien, rassurez-vous, ma chère George, vous ne jouerez pas celui-là.

– Cependant je ne dis pas qu'en faisant quelques corrections...

– En coupant le rôle du capitaine Paul, par exemple?

– Allons, bien, voilà que vous pensez que je ne veux pas jouer le rôle à cause de M. Bocage.

– Vous ne voulez pas jouer le rôle parce qu'il ne vous convient pas, chère amie, voilà tout. J'ai prévenu Harel; c'est lui qui s'est entêté, prenez-vous-en à lui. Seulement vous savez, Harel...

– Quoi, cher ami?

– Notre lecture reste entre nous; la pièce ne vous convient pas, elle peut convenir à un voisin.

– Comment donc! c'est faire...

Et, tout en portant son pouce et son index à son nez pour absorber une dernière prise de tabac, Harel appuya la main sur son cœur.

Je roulai mon manuscrit, j'embrassai George.

– Sans rancune, chère, lui dis-je.

– Oh! me répondit George, vous savez bien que ce n'est point de cela que je vous en veux.

– Je m'en vais avec vous, dit Bocage.

– Non, non, restez, cher ami; je crois que vous êtes en froid avec votre directeur et votre directrice, c'est une occasion de vous raccommo-der.

Et je sortis.

Le lendemain, la première personne que je rencontrais me dit:

– Vous voilà donc revenu, vous?

– Sans doute.

– Oui, oui, oui, j'ai lu cela ce matin dans le journal.

– Comment! le journal a eu la bonté d'annoncer mon retour en France?

– Indirectement.

– Ah!

– Oui... à propos d'une pièce que vous avez lue à la Porte-Saint-Martin.

– Et qui a été refusée?

– Le journal a dit cela; mais je suppose que ce n'est pas vrai?

– Hélas! mon cher, c'est la vérité pure.

– Mais qui donc a fait mettre cela dans les journaux?

– Personne.

– Comment, personne?

– Mon cher, ces choses-là se trouvent toutes composées; le metteur en pages les rencontre sur le marbre et les insère par erreur.

L'erreur faite, il en est désespéré mais que voulez-vous?

– Ah! n'importe, c'est bien malveillant. – Ah! cher ami que vous avez d'ennemis!

Et la première personne s'éloigna en levant les bras au ciel.

Pendant huit jours, ce fut la même gamme.

Il va sans dire qu'après ce concert de plaintes funèbres, qu'après tous ces discours prononcés sur la tombe de l'auteur d'*Henri III* et d'*Antony*, aucun directeur n'eut l'idée de demander à jouer *le Capitaine Paul*.

Pauvre *Capitaine Paul*! il était regardé comme un posthume!

Quatrième phase. – Transformation.

Cependant, vers 1835, je crois, la *Presse* s'était fondée, et j'y avais inventé le roman-feuilleton.

Il est vrai que l'essai n'avait pas été heureux. Girardin ne m'avait livré qu'un feuilleton hebdomadaire et j'avais débuté par la *Comtesse de Salisbury*, qui n'est pas une de mes meilleures choses.

En feuilleton quotidien, le roman eût pu se soutenir.

En feuilleton hebdomadaire, il ne fit aucun effet.

Mais les autres journaux n'en adoptèrent pas moins ce nouveau mode de publication.

*Le Siècle* m'envoya Desnoyers.

Louis Desnoyers est un de mes plus vieux camarades. Nous avons fait de l'opposition littéraire et politique ensemble dès 1827. Nous avons fondé, avec Vaillant – je ne sais ce qu'il est devenu – et Dovalle, qui a été tué en duel, un journal intitulé le *Sylphe*; on oublia ce titre pour l'appeler le *Journal rose*, attendu qu'il était imprimé sur papier rose; sa couleur lui avait valu de nombreux abonnements de femmes.

À quoi tient le succès!

La révolution de Juillet tua le *Journal rose*! Mira tua Dovalle. J'étais vice-président de la commission des récompenses nationales: je fis Vaillant sous-officier et l'envoyai en Afrique, où les Arabes, selon toute probabilité, ont tué Vaillant.

Il y avait bien longtemps que nous ne nous étions vus, Desnoyers et moi.

D'abord, j'arrivais d'un long voyage; puis les gens qui ont beaucoup à faire ne se voient pas.

*Le Siècle* ne pouvait donc choisir un ambassadeur qui me fût plus sympathique. Aussi, depuis vingt ans, est-il accrédité près de moi.

Il fut convenu que je donnerais au *Siècle* un roman en deux volumes.

Connu comme auteur dramatique, je l'étais très peu comme romancier.

Au théâtre, j'avais donné \_Henri III, Christine, Antony, la Tour de Nesle, Teresa, Richard Darlington, Don Juan el Marana, Angèle \_et *Catherine Howard*, je crois.

En librairie, j'avais publié seulement *mes Impressions de voyage en Suisse, mes Scènes historiques du temps de Charles VI, la Rose rouge* et quelques feuilletons de la *Comtesse de Salisbury*.

*Le Siècle* était un journal à trente mille abonnés.

Il s'agissait d'y avoir un succès.

Je signai mon traité avec *le Siècle*, me réservant le choix du sujet, m'engageant seulement à ce que le roman n'eût pas plus de deux volumes.

Seulement *le Siècle* était pressé.

Je promis de lui donner les deux volumes dans un mois.

Desnoyers alla porter mon engagement au *Siècle*.

Je voulais en avoir le coeur net. Je prétendais à part moi qu'il y avait un succès dramatique dans *le Capitaine Paul*; il devait, par conséquent, y avoir un succès littéraire.

Tout roman ne peut pas faire un drame, mais tout drame peut faire un roman.

Les beaux romans qu'on eût faits avec *Hamlet*, avec *Othello*, avec *Roméo et Juliette*, si Shakespeare n'en avait pas fait trois magnifiques drames!

Je me mis donc à étudier la marine avec mon ami Garnerey le peintre; Garnerey, qui a eu depuis un si beau succès en publiant ses Pontons.

Garnerey se chargea, en outre, de revoir mes épreuves.

Au bout du mois, le drame en cinq actes était devenu un roman en deux volumes.

Maintenant, disons comment le drame reparut à son tour sur l'océan littéraire, et comment *le Capitaine Paul* fit son chemin, quoiqu'il montât une humble péniche, nommée le Panthéon, au lieu de monter cette frégate de soixante-quatorze que l'on appelait la Porte-Saint-Martin.

Cinquième phase. – Résurrection.

Mon drame refusé par Harel, je l'avais porté à mon ami Porcher.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que mon ami Porcher, chers lecteurs; si vous me connaissez, vous le connaissez; si vous ne le connaissez pas, ouvrez mes Mémoires, année 1836, et vous ferez connaissance avec lui.

Je lui avais dit:

– Mon cher Porcher, gardez-moi ce drame-là; Harel n'en veut pas: mademoiselle George n'en veut pas, Bocage n'en veut pas mais d'autres en voudront.

Porcher secoua la tête.

Porcher ne pouvait pas croire que trois sommités comme Harel, George et Bocage se trompassent.

Il aimait naturellement mieux croire que c'était moi qui me trompais.

N'importe! comme *le Capitaine Paul* ne tenait pas grande place et ne coûtait pas cher à nourrir, il plia proprement les cinq actes les uns contre les autres et les mit dans son armoire.

Ils y sommeillaient bien tranquillement depuis cinq mois lorsque *le Siècle* annonça *le Capitaine Paul*, roman en deux volumes, par Alexandre Dumas.

La première fois que je revis Porcher.

– À propos, me dit-il, faut-il que je vous renvoie votre *Capitaine Paul*?

– Pourquoi cela, Porcher?

– Ne paraît-il pas dans *le Siècle*?

– En roman, Porcher, pas en drame.

– C'est que, lorsqu'il aura paru en roman il sera bien plus difficile à placer encore que lorsqu'il était inédit.

Pauvre *Capitaine Paul*! voyez dans quelle situation fâcheuse il était.

– Difficile à placer! au contraire, dis-je à Porcher, cela le fera connaître.

Porcher secoua la tête.

– Porcher, écoutez bien ce que vous dit Nostradamus. Il y aura une époque où les libraires ne voudront éditer que des livres déjà publiés dans les journaux. Et où les directeurs ne voudront jouer que des drames tirés de romans.

Porcher secoua une seconde fois la tête, mais bien plus fort que la première fois.

Je quittai Porcher.

*Le Capitaine Paul* inaugura au *Siècle*, la série de succès que nous obtînmes depuis avec *le Chevalier d'Harmental*, *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne*.

Succès si grands, que le *Siècle*, jugeant que je n'en aurais plus jamais de pareils, alla, après la publication de *Vingt ans après*, porter à Scribe un traité, où la somme était restée en blanc.

Scribe se contenta de demander, par volume, deux mille francs de plus que moi.

Perrée trouva la prétention si modeste, qu'il signa à l'instant même.

Scribe publia *Piquillo Alliaga*.

Revenons au *Capitaine Paul*.

Malgré le succès du *Capitaine Paul* en roman, les directeurs ne mordaient pas au drame.

Porcher triomphait.

Chaque fois que je rencontrais Porcher:

– Eh bien, disait-il, *le Capitaine Paul*?

– Attendez, lui disais-je.

– Vous voyez bien que j'attends, me répondait-il.

En 1838, une grande douleur me fit quitter Paris et chercher la solitude aux bords du Rhin.

J'étais à Francfort, je reçus une lettre d'un de mes amis, qui m'écrivait:

«Mon cher Dumas, «On vient de jouer votre *Capitaine Paul* au Panthéon; est-ce de votre consentement?

«Si c'est de votre consentement, comment l'avez-vous donné?

«Si ce n'est pas de votre consentement... comment le souffrez- vous?

«Un mot et je me charge d'arrêter ce scandale.

«À vous.

«**J. D.**

«On ajoute que, comme personne ne veut croire que la pièce soit de vous, le manuscrit original est exposé dans le foyer.»

Je ne répondis même pas.

Que m'importait *le Capitaine Paul*, mon Dieu! Que m'importait la hiérarchie théâtrale: Panthéon ou Comédie-Française!

Il en résulta que *le Capitaine Paul* continua le cours de ses représentations sans être inquiété le moins du monde, et que mes amis éplorés levèrent en chœur les bras au ciel en disant:

– Pauvre Dumas! il en est réduit à faire jouer ses pièces au Panthéon.

Je puis dire que, s'il y a un homme qui fut plaint hautement, c'est moi.

J'étais plus qu'usé, j'étais passé; j'étais plus que passé, j'étais trépassé.

Personne n'avait songé à me plaindre pour l'irréparable perte que j'avais faite.

J'avais perdu ma mère.

Tout le monde me plaignait parce que ma pièce avait été jouée au Panthéon.

O mon Dieu! quel admirable caractère vous m'avez donné, que je ne suis pas devenu plus misanthrope que le misanthrope, plus Alceste qu'Alceste, plus Timon que Timon!

Je revins à Paris.

On ne jouait plus *le Capitaine Paul*. Il avait eu quelque chose comme soixante représentations.

Mais on en parlait toujours.

Jamais la littérature contemporaine n'avait eu le coeur si pitoyable.

Porcher me croyait furieux contre lui.

Enfin il se décida à venir me voir.

Je le reçus comme d'habitude, le coeur, la main et le visage ouverts.

– Vous n'êtes donc point fâché contre moi? dit-il.

– Pourquoi cela, Porcher?

– Mais à cause du Capitaine Paul.

Je haussai les épaules.

– Je vais vous expliquer cela, me dit Porcher.

– Quoi?

– Comment la pièce a été jouée au Panthéon?

– Inutile.

– Si fait.

– Vous y tenez?

– Oui, mon cher: une bonne action que vous faisiez sans vous en douter.

– Tant mieux, Porcher! Dieu me tiendra peut-être compte de celle- là.

– Vous savez que c'est Théodore Nezel qui est directeur du Panthéon?

– Votre gendre?

– Oui.

– Je ne le savais pas.

– Eh bien, le théâtre ne faisait pas d'argent; mon gendre ne savait où donner de la tête; je lui ai dit: Ma foi, tiens, Nezel, j'ai là une pièce de Dumas, essayes-en. – Mais Dumas? – Quand Dumas saura que sa pièce a peut-être sauvé une famille, il sera le premier à me dire que j'ai bien fait. – Cependant, si on lui écrivait? – Cela prendrait du temps, et tu dis que tu es pressé. d'ailleurs je ne sais pas où il est. – Vous répondez de tout? – Je réponds de tout.» Alors Nezel a emporté la pièce; elle a été bien montée, bien jouée; elle a eu un énorme succès; enfin elle a donné vingt mille francs de bénéfice au Panthéon, ce qui est énorme.

– Et elle a tiré votre gendre d'affaire, mon cher Porcher?

- Momentanément, oui.
- Béni soit *le Capitaine Paul!*
- Et je tendis la main à Porcher.
- Eh! je le savais bien, moi, dit-il tout joyeux.
- Que saviez-vous bien, mon cher Porcher?
- Que vous ne m'en voudriez pas.

J'embrassai Porcher pour le rassurer plus complètement encore.

Sixième phase. – Réhabilitation.

Trois ans après, vers le mois de septembre 1841, dans un des voyages que je faisais de Florence à Paris, mon domestique me fit passer une carte. Je jetai les yeux sur cette carte et je lus: «Charlet, artiste dramatique.» – Faites entrer, dis-je à mon domestique.

Cinq secondes après, la porte se rouvrit et donna passage à un beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. Je dis beau, car, en effet, il était beau dans toute l'acception du mot.

Il était de taille moyenne, mais parfaitement bien prise; il avait d'admirables cheveux noirs, des dents blanches comme l'émail, des yeux de femme, une voix si douce, que c'était un chant.

– Monsieur Dumas, me dit-il, je viens vous demander deux choses.

– Lesquelles, monsieur?

– La première, c'est que vous me permettiez de débiter à la Porte-Saint-Martin dans *le Capitaine Paul*.

– Accordé.

Ce n'était plus Harel qui était directeur.

– Et la seconde?

– La seconde, c'est que vous vouliez bien être mon parrain.

– Comment! vous n'êtes pas encore baptisé?

– Dramatiquement parlant, non, j'ai joué à la banlieue sous le nom de Charlet; mais c'est un nom qui représente une si grande illustration en peinture, que je ne puis le garder au théâtre. J'ai déjà ma pièce de début, grâce à vous; que, grâce à vous, j'aie aussi mon nom de début.

J'avais mon Shakespeare ouvert devant moi; je lisais, ou plutôt je relisais, pour la dixième fois, *Richard III*. Mon regard tomba sur le nom de Clarence.

– Monsieur, lui dis-je, il vous faut un nom distingué comme votre figure, doux et harmonieux comme votre voix: au nom de Shakespeare, je vous baptise du nom de Clarence.

*Le Capitaine Paul*, repris au théâtre de la Porte-Saint-Martin sous le nom de *Paul le Corsaire*, fut joué quarante fois avec un énorme succès.

Clarence y débuta et y fit justement sa réputation.

Parti de la Porte-Saint-Martin, *le Capitaine Paul* faisait retour à la Porte Saint-Martin.

Comme le lièvre, il revenait à son lancer.

Voilà, chers lecteurs, l'histoire véridique du Capitaine Paul, comme drame et comme roman; vous voyez donc que j'avais bien raison de dire:

...*Habent sua fata libelli!*

**A. D.**

## Chapitre I

Vers la fin d'une belle soirée du mois d'octobre de l'année 1779, les curieux de la petite ville de Port-Louis étaient rassemblés sur la pointe de terre qui fait pendant à celle où, sur l'autre rive du golfe, est bâti Lorient. L'objet qui attirait leur attention et servait de texte à leurs discours était une noble et belle frégate de 32 canons, à l'ancre depuis huit jours, non pas dans le port, mais dans une petite anse de la rade, et qu'on avait trouvée là un matin, comme une fleur de l'Océan éclos pendant la nuit. Cette frégate, qui paraissait tenir la mer pour la première fois, tant elle semblait coquette et élégante, était entrée dans le golfe sous le pavillon français dont le vent déployait les plis, et dont les trois fleurs de lis d'or brillaient aux derniers rayons du soleil couchant. Ce qui paraissait surtout exciter la curiosité des amateurs de ce spectacle, si fréquent et cependant toujours si nouveau dans un port de mer, c'était le doute où chacun était du pays où avait été construit ce merveilleux navire, qui, dépouillé de toutes ses voiles serrées autour des vergues, dessinait sur l'occident lumineux la silhouette gracieuse de sa carène, et l'élégante finesse de ses agrès. Les uns croyaient bien y reconnaître la mâture élevée et hardie de la marine américaine; mais la perfection des détails qui distinguait le reste de sa construction contrastait visiblement avec la rudesse barbare de ces enfants rebelles de l'Angleterre.

D'autres, trompés par le pavillon qu'elle avait arboré, cherchaient dans quel port de France elle avait été lancée; mais bientôt tout amour-propre national cédait à l'évidence, car on demandait en vain à sa poupe cette lourde galerie garnie de sculptures et d'ornements, qui formait la parure obligée de toute fille de l'Océan ou de la Méditerranée née sur les chantiers de Brest ou de Toulon; d'autres encore, sachant que le pavillon n'était souvent qu'un masque destiné à cacher le véritable visage, soutenaient que les tours et les lions d'Espagne eussent été plus à leur place à l'arrière du bâtiment que les trois fleurs de lis de France; mais à ceux-ci on répondait en demandant si les flancs minces et élancés de la frégate ressemblaient à la taille rebondie des galions espagnols. Enfin il y en avait qui eussent juré que cette charmante fée des eaux avait pris naissance dans les brouillards de la Hollande, si la hauteur et la finesse de ses mâtereaux n'avaient point, par leur dangereuse hardiesse, donné un démenti aux prudentes constructions, de ces anciens balayeurs des mers. Au reste, depuis le matin (et, comme nous l'avons dit, il y avait de cela huit jours) où cette gracieuse vision était apparue sur les côtes de la Bretagne, aucun indice n'avait pu fixer l'opinion, que nous retrouvons encore flottante au moment où nous ouvrons les premières pages de cette histoire, attendu que pas un homme de l'équipage n'était venu à terre sous quelque prétexte que ce fût. On pouvait même ignorer, à la rigueur, s'il existait un équipage, car, si l'on n'eût aperçu la sentinelle et l'officier de garde, dont la tête dépassait parfois les bordages du navire, on eût pu le croire inhabité. Il paraît néanmoins que ce bâtiment, tout inconnu qu'il était demeuré, n'avait aucune intention hostile; son arrivée n'avait point paru inquiéter les autorités de Lorient, et il avait été se placer sous le feu d'un petit fort que la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France avait fait remettre en état, et qui étendait en dehors de ses murailles, et au-dessus de la tête même des curieux, le cou allongé d'une batterie de gros calibre.

Cependant, au milieu de la foule de ces oisifs, un jeune homme se distinguait par l'inquiet empressement de ses questions.

Sans que l'on pût deviner pour quelle cause, on voyait facilement qu'il prenait un intérêt direct à ce bâtiment mystérieux. Comme à son habit élégant on avait reconnu l'uniforme des mousquetaires, et que ces gardes de la royauté quittaient rarement la capitale, il avait d'abord été pour la foule une distraction à sa curiosité, mais bientôt on avait retrouvé dans celui qu'on croyait un étranger le jeune comte d'Auray, dernier rejeton d'une des plus vieilles maisons de la Bretagne. Le château habité par sa famille s'élevait sur les bords du golfe de Morbihan, à six ou sept lieues de Port-Louis. Cette famille se composait du marquis d'Auray, pauvre vieillard insensé qui, depuis vingt ans, n'avait point été aperçu hors des limites de son domaine; de la marquise d'Auray, femme dont la rigidité de mœurs et l'antiquité de la noblesse pouvaient seules faire excuser la hautaine aristocratie; de la jeune Marguerite,

douce enfant de dix-sept à dix-huit ans, frêle et pâle comme la fleur dont elle portait le nom, et du comte Emmanuel, que nous venons d'introduire sur la scène, et autour duquel la foule s'était rassemblée, dominée qu'elle est toujours par un beau nom, un brillant uniforme, et des manières noblement insolentes.

Toutefois, quelque envie qu'eussent ceux auxquels il s'adressait de satisfaire à ses questions, ils ne pouvaient lui répondre que d'une manière vague et indécise, puisqu'ils ne savaient sur la frégate que ce que leurs conjectures échangées avaient pu leur en apprendre à eux-mêmes. Le comte Emmanuel était donc prêt à se retirer, lorsqu'il vit s'approcher de la jetée une barque conduite par six rameurs; elle amenait directement vers les groupes dispersés sur la grève un nouveau personnage qui, dans un moment où la curiosité était si vivement excitée, ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention.

C'était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt deux ans à peine, et qui était revêtu de l'uniforme d'aspirant de la marine royale.

Il était assis ou plutôt couché sur une peau d'ours, la main appuyée sur le gouvernail de la petite barque, tandis que le pilote, qui, grâce au caprice de son chef, se trouvait n'avoir rien à faire, était assis à l'avant du canot. Du moment où l'embarcation avait été aperçue, chacun s'était retourné de son côté, comme si elle apportait un dernier espoir d'obtenir les renseignements tant désirés. Ce fut donc au milieu d'une partie de la population de Port-Louis que la barque, poussée par le dernier effort de ses rameurs, vint s'engraver à huit ou dix pieds de la plage, le peu de fond qu'il y avait en cet endroit ne lui permettant pas d'avancer plus loin. Aussitôt, deux des matelots quittèrent leurs rames, qu'ils rangèrent au fond de la barque, et descendirent dans la mer, qui leur monta jusqu'aux genoux. Alors le jeune enseigne se souleva nonchalamment, s'approcha de l'avant, et se laissa enlever entre leurs bras et déposer sur la plage, afin que pas une goutte d'eau ne vînt tacher son élégant uniforme. Arrivé là, il ordonna à la barque de doubler la pointe de terre qui s'avançait encore de trois ou quatre cents pas dans l'Océan, et de l'attendre de l'autre côté de la batterie.

Quant à lui, il s'arrêta un instant sur le rivage pour réparer le désordre qu'avait apporté dans sa coiffure le mode de transport qu'il avait été forcé d'adopter pour y parvenir, puis il s'avança, en fredonnant une chanson française, vers la porte du petit fort, qu'il franchit, après avoir légèrement rendu à la sentinelle le salut militaire qu'elle lui avait fait comme à son supérieur.

Quoique rien ne soit plus naturel dans un port de mer que de voir un officier de marine traverser une rade et entrer dans un bastion, la préoccupation des esprits était telle, qu'il n'y eut peut-être pas un des personnages composant cette foule épars sur la côte qui ne se figurât que la visite que recevait le commandant du fort ne fût relative au vaisseau inconnu qui faisait l'objet de toutes les conjectures. Lorsque le jeune enseigne reparut sur la porte, se trouva-t-il presque enfermé dans un cercle et pressé, qu'il manifesta un instant l'intention de recourir à la baguette qu'il tenait à la main pour se le faire ouvrir; cependant, après l'avoir fait siffler deux ou trois fois avec une affectation parfaitement impertinente, il parut tout à coup changer de résolution, et, apercevant le comte Emmanuel, dont l'air distingué et l'uniforme élégant contrastaient avec l'apparence et la mise vulgaire de ceux qui l'entouraient, il marcha à sa rencontre au moment où, de son côté, celui-ci faisait un pas pour s'approcher de lui.

Les deux officiers ne firent qu'échanger un coup d'oeil rapide, mais ce coup d'oeil suffit pour qu'ils reconnussent à des signes indubitables qu'ils étaient gens de condition et de race. En conséquence, ils se saluèrent aussitôt avec l'aisance gracieuse et la politesse familière qui caractérisaient les jeunes seigneurs de cette époque.

– Pardieu! mon cher compatriote, s'écria le jeune enseigne, car je pense que, comme moi, vous êtes Français, quoique je vous rencontre sur une terre hyperboréenne, et dans des régions, sinon sauvages, du moins passablement barbares, pourriez-vous me dire ce que je porte en moi de si extraordinaire pour que je fasse révolution en ce pays, ou bien un officier de marine est-il une chose si rare et si curieuse à Lorient, que sa seule présence y excite à ce point la curiosité des naturels de la

Basse-Bretagne? Ce faisant, vous me rendez, je vous l'avoue, un service que, de mon côté, je serai enchanté de reconnaître, si jamais pareille occasion se présentait pour moi de vous être utile.

– Et cela sera d'autant plus facile, répondit le comte Emmanuel, que cette curiosité n'a rien qui soit désobligeant pour votre uniforme, ni hostile à votre personne; et la preuve en est, mon cher confrère (car je vois à vos épaulettes que nous occupons à peu près le même grade dans les armées de Sa Majesté), que je partage avec ces honnêtes Bretons la curiosité que vous leur reprochez, quoique j'aie des motifs probablement plus positifs que les leurs pour désirer la solution du problème qu'ils poursuivent en ce moment.

– Eh bien! reprit le marin, si je puis vous aider en quelque chose dans la recherche que vous avez entreprise, je mets mon algèbre à votre disposition; seulement nous sommes assez mal ici pour nous livrer à des démonstrations mathématiques. Vous plairait-il de nous écarter quelque peu de ces braves gens, qui ne peuvent servir qu'à brouiller nos calculs?

Parfaitement, répondit le mousquetaire; d'autant plus, si je ne m'abuse, qu'en marchant de ce côté je vous rapproche de votre barque et de vos matelots.

– Oh! qu'à cela ne tienne; si cette route n'était pas celle qui vous convient, nous en prendrions quelque autre. J'ai le temps, et mes hommes sont encore moins pressés que moi. Ainsi, virons de bord, si tel est votre bon plaisir.

– Non pas, s'il vous plaît; allons de l'avant, au contraire; plus nous serons près du rivage, mieux nous causerons de l'affaire dont je veux vous entretenir. Marchons donc sur cette langue de terre tant que nous y trouverons un endroit où mettre le pied.

Le jeune marin, sans répondre, continua de s'avancer en homme à qui la direction qu'on lui imprime est parfaitement indifférente, et les deux jeunes gens, qui venaient de se rencontrer pour la première fois, marchèrent appuyés sur le bras l'un de l'autre, comme deux amis d'enfance, vers la pointe du cap qui, pareil au fer d'une lance, se prolonge de deux ou trois cents pas dans la mer. Arrivé à son extrémité, le comte Emmanuel s'arrêta, et étendant la main dans la direction du navire:

– Savez-vous ce que c'est que ce bâtiment? demanda-t-il à son compagnon.

Le jeune marin jeta un coup d'oeil rapide et scrutateur sur le mousquetaire; puis, reportant son regard vers le vaisseau:

– Mais, répondit-il négligemment, c'est une jolie frégate de trente-deux canons, portée sur son ancre de touée, avec toutes ses voiles averguées, afin d'être prête à partir au premier signal.

– Pardon, répondit Emmanuel en souriant, mais ce n'est pas cela que je vous demande. Peu m'importe le nombre des canons qu'elle porte, et sur quelle ancre elle chasse: n'est-ce pas comme cela que vous dites? – Le marin sourit à son tour. – Mais, continua Emmanuel, ce que je désire savoir, c'est la véritable nation à laquelle elle appartient, le lieu pour lequel elle est en partance, et le nom de son capitaine.

– Quant à sa nation, répondit le marin, elle a pris soin de nous en instruire elle-même, ou ce serait une infâme menteuse. Ne voyez-vous pas le pavillon qui flotte à sa corne? c'est le pavillon sans tache, un peu usé pour avoir trop servi: voilà tout. Quant à sa destination, c'est, ainsi que vous l'a dit, lorsque vous le lui avez demandé, le commandant de la place, le Mexique. – Emmanuel regarda avec étonnement le jeune enseigne. – Enfin, quant à son capitaine, cela est plus difficile à dire. Il y en a qui jureraient que c'est un jeune homme de mon âge ou du vôtre; car je crois que nous nous suivions de près dans le berceau, quoique la profession que nous exerçons tous deux puisse mettre un grand intervalle entre nos tombes. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il est de l'âge de mon oncle, le comte d'Estaing, qui, comme vous le savez sans doute, vient d'être nommé amiral, et qui, dans ce moment, prête main-forte aux rebelles d'Amérique, comme quelques-uns les appellent encore en France. Enfin, quant à son nom, c'est autre chose: on dit qu'il ne le sait pas lui-même, et, en attendant qu'un heureux événement le lui fasse connaître, il s'appelle Paul.

– Paul?

– Oui, le capitaine Paul.

– Paul de quoi?

– Paul de la Providence, du Ranger, de l'Alliance, selon le bâtiment qu'il monte. N'y a-t-il pas aussi en France quelques-uns de nos jeunes seigneurs qui, trouvant leur nom de famille trop écourté, l'allongent avec un nom de terre, et surmontent le tout d'un casque de chevalier ou d'un tortil de baron, si bien que leur cachet et leur carrosse ont un air de vieille maison qui fait plaisir à voir? Eh bien! il en est ainsi de lui. Pour le moment, il s'appelle, je crois, Paul de l'Indienne: et il en est fier; car si j'en juge par mes sympathies de marin, je crois qu'il ne changerait pas sa frégate contre la plus belle terre qui s'étende du port de Brest aux bouches du Rhône.

– Mais enfin, reprit Emmanuel, après avoir réfléchi un instant au singulier mélange d'ironie et de naïveté qui perçait tour à tour dans les réponses de son interlocuteur, quel est le caractère de cet homme?

– Son caractère? oh! mais, mon cher... baron... comte... marquis?

– Comte, répondit Emmanuel en s'inclinant.

– Eh bien! mon cher comte, je disais donc que vous me poussez vraiment d'abstractions en abstractions, et lorsque j'ai mis à votre disposition mes connaissances algébriques, ce n'était pas tout à fait pour nous livrer à la recherche de l'inconnu. Son caractère? Eh! bon Dieu! mon cher comte, qui peut parler sciemment du caractère d'un homme, excepté lui-même? et encore... Tenez, moi, tel que vous me voyez, il y a vingt ans que je laboure, tantôt avec la quille d'un brick, tantôt avec celle d'une frégate, la vaste plaine qui s'étend devant nous.

Mes yeux, si je puis m'exprimer ainsi, ont vu l'Océan presque en même temps que le ciel. Depuis que ma langue a pu souder deux mots, et mon intelligence coudre deux idées, j'ai interrogé et étudié les caprices de l'Océan. Eh bien! je ne connais pas encore son caractère, et cependant quatre vents principaux et trente-deux aires l'agitent: voilà tout. Comment voulez-vous donc que je juge l'homme, bouleversé qu'il est par ses mille passions?

– Aussi ne vous demandais-je pas, mon cher... duc... marquis... comte?

– Enseigne, répondit le jeune marin en s'inclinant comme avait fait Emmanuel.

– Je disais donc que je ne vous demandais pas, mon cher enseigne, un cours de philosophie sur les passions du capitaine Paul.

Je voulais seulement m'enquérir auprès de vous de deux choses: d'abord, si vous le croyez homme d'honneur?

– Il faut, avant tout, s'entendre sur les mots, mon cher comte.

Qu'entendez-vous bien précisément par honneur?

– Permettez-moi de vous dire, mon cher enseigne, que la question est des plus bizarres. L'honneur, mais c'est l'honneur.

– Voilà justement la chose: un mot sans définition, comme le mot Dieu. Dieu aussi c'est Dieu, et chacun se fait un Dieu à sa manière: les Égyptiens l'adoraient sous la forme d'un scarabée, et les Israélites sous la forme d'un veau d'or. Il en est ainsi de l'honneur.

Il y a l'honneur de Coriolan, celui du Cid, et celui du comte Julien. Précisez mieux votre question, si vous voulez que j'y réponde.

– Eh bien! je demandais si l'on pouvait se fier à sa parole?

– Oh! quant à cela, je ne crois pas qu'il y ait jamais manqué. Ses ennemis, et l'on n'arrive pas où il en est sans en avoir quelques-uns, ses ennemis mêmes, ai-je dit, n'ont jamais douté qu'il ne tînt pas jusqu'à la mort le serment qu'il aurait fait. Ainsi donc, ce point est éclairci, croyez-moi. Sous ce rapport, c'est un homme d'honneur.

Passons à la seconde question, car, si je ne me trompe, vous désirez savoir quelque chose encore?

– Oui, je désirais savoir s'il obéirait fidèlement à un ordre de Sa Majesté?

– De quelle Majesté?

– Vraiment, mon cher enseigne, vous affectez une difficulté de compréhension qui me paraît infiniment mieux aller à la robe du sophiste qu'à l'uniforme du marin.

– Pourquoi cela? Vous m'accusez d'ergotisme, parce qu'avant de répondre je veux savoir à quoi je réponds? Nous avons huit ou dix Majestés, à l'heure qu'il est, assises tant bien que mal sur les différents trônes de l'Europe: nous avons Sa Majesté Catholique, majesté caduque, qui se laisse arracher, morceaux par morceaux, l'héritage que lui a légué Charles-Quint; nous avons Sa Majesté Britannique, majesté entêtée, qui se cramponne à son Amérique comme Cynégire au vaisseau des Perses, et à qui nous couperons les deux mains si elle ne la lâche pas; nous avons Sa Majesté Très Chrétienne, que je vénère et que j'honore...

– Eh bien! c'est de celle-là que je veux parler, interrompit Emmanuel. Croyez-vous que le capitaine Paul serait disposé à obéir à un ordre que je lui porterais de sa part?

– Le capitaine Paul, répondit l'enseigne, obéira, comme chaque capitaine doit le faire, à tout ordre émané du pouvoir qui a droit de lui commander, à moins que ce ne soit quelque corsaire maudit, quelque pirate damné, quelque flibustier sans aveu, ce dont je doute à la vue de la frégate qu'il monte, et à la manière dont elle me semble tenue. Il a donc dans un tiroir de sa cabine une commission signée d'une puissance quelconque. Eh bien! si cette commission porte le nom de Louis et est scellée des trois fleurs de lis de France, il n'y a aucun doute qu'il n'obéisse à tout ordre scellé du même sceau et signé du même nom.

– Alors, voilà tout ce que je voulais savoir, répondit le jeune mousquetaire, qui commençait à s'impatienter des réponses étranges de son interlocuteur. Je ne vous ferai donc plus qu'une seule demande.

– À vos ordres, monsieur le comte, répondit l'enseigne, pour celle-là comme je l'ai été pour les autres.

– Savez-vous un moyen d'aller à bord de ce bâtiment?

– Voilà, répondit le marin en étendant la main vers sa barque, que berçait dans une petite anse le flux de la mer?

– Mais cette barque, c'est la vôtre?

– Eh bien! je vous conduirai.

– Vous connaissez donc ce capitaine Paul?

– Moi? pas le moins du monde! mais, en ma qualité de neveu d'un amiral, je connais naturellement tout chef de bâtiment, depuis le contremaître qui dirige le canot qui cherche une aiguade, jusqu'au vice-amiral qui commande l'escadre qui va au feu. D'ailleurs, nous autres marins, nous avons certains signes secrets, certaine langue maçonnique à l'aide de laquelle nous nous reconnaissons pour des frères, sur quelque point de l'Océan que nous nous rencontrons. Ainsi donc, acceptez mon offre avec la même franchise que je vous la fais.

Moi, mes rameurs et ma barque sommes à votre disposition.

– Eh bien! dit Emmanuel, rendez-moi ce dernier service et...

– Et vous oublierez l'ennui que je vous ai causé par mes divagations, n'est-ce pas, interrompit l'enseigne en souriant. Que voulez-vous, mon cher comte, continua le marin en faisant un signe de la main qui fut aussitôt compris des rameurs, la solitude de l'Océan nous a donné, à nous autres enfants de la mer, l'habitude du monologue.

Pendant le calme, nous appelons le vent, pendant la tempête nous appelons le calme, et pendant la nuit nous parlons à Dieu.

Emmanuel jeta encore un regard de doute sur son compagnon, qui le supporta avec cette apparente bonhomie qui s'était étendue sur son visage chaque fois qu'il était devenu un objet d'investigation pour le mousquetaire.

Celui-ci s'étonnait de ce mélange de mépris pour les choses humaines et de poésie pour les oeuvres de Dieu; mais ne voyant, au bout du compte, dans l'homme étrange qu'il avait devant lui, qu'une personne disposée à lui rendre, quoique avec des formes bizarres, le service qu'il réclamait,

il accepta l'offre qu'il lui avait faite. Cinq minutes après, les deux jeunes gens s'avançaient vers le vaisseau inconnu, de toute la rapidité qu'imprimait à la barque l'effort combiné de six vigoureux matelots, dont les rames se relevaient et retombaient avec tant de régularité, que le mouvement qui les mettait en jeu semblait imprimé par un ressort mécanique et non par la combinaison des forces humaines.

## Chapitre II

À mesure qu'ils avançaient, les formes gracieuses du bâtiment se développaient à leurs yeux dans toute l'admirable perfection de leurs détails, et quoique, faute d'habitude ou de vocation, le jeune comte d'Auray fût ordinairement peu sensible à la beauté revêtue de cette forme, il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'élégance de la carène, la finesse et la force des mâts, et la ténuité des cordages, qui semblaient, sur le ciel encore coloré des feux du soleil couchant, des fils flexibles et soyeux tressés par quelque araignée gigantesque. Au reste, la même immobilité régnait sur le bâtiment, qui paraissait, soit insouciance, soit mépris, s'inquiéter médiocrement de la visite qu'il allait recevoir. Un instant le jeune mousquetaire crut apercevoir, passant par l'ouverture d'un sabord, près de la gueule fermée d'un canon, l'extrémité d'une lunette braquée de son côté. Mais le navire, dans ce mouvement lent et demi-circulaire que lui imprimait la respiration de l'Océan, étant venu à lui présenter sa proue, ses yeux se fixèrent sur la figure sculptée qui donne ordinairement son nom au vaisseau qu'elle pare: c'était une de ces filles de l'Amérique découverte par Christophe Colomb, et conquise par Fernand Cortez, avec son bonnet de plumes aux mille couleurs, et son sein nu, orné de colliers de corail. Quant au reste du corps, il se liait, moitié sirène, moitié serpent, d'une manière fantastique et par des arabesques bizarres, à la membrure du vaisseau. Plus la barque s'approchait de la frégate, plus cette image semblait fixer les regards du comte. C'est qu'en effet c'était une sculpture, non seulement étrange de forme, mais tout à fait remarquable d'exécution, et l'on s'apercevait facilement que c'était, non pas un ouvrier vulgaire, mais un artiste de talent qui l'avait tirée du bloc de chêne où elle avait dormi pendant des siècles. De son côté, l'enseigne remarquait, avec une certaine satisfaction de métier, l'attention croissante que l'officier de terre était forcé de donner à ce bâtiment. Enfin, voyant que cette attention était entièrement concentrée sur la figure que nous venons de décrire, il parut attendre avec une certaine anxiété l'avis du comte; puis, voyant qu'il tardait à le manifester, quoiqu'on en fût alors assez proche pour qu'aucune de ses beautés ne lui échappât, il prit le parti de rompre le premier le silence, et de questionner à son tour son jeune compagnon:

– Eh bien! comte, lui dit-il, cachant l'intérêt qu'il prenait à la réponse sous une apparente gaîté, que dites-vous de ce chef d'oeuvre?

– Je dis, répondit Emmanuel, que, relativement aux ouvrages du même genre que j'ai vus, il mérite véritablement le nom que vous lui donnez.

– Oui, dit négligemment l'enseigne, c'est la dernière production de Guillaume Coustou, qui est mort avant de l'avoir achevée; elle a été finie par son élève, un nommé Dupré, homme de mérite, qui meurt de faim, et qui est obligé de tailler le bois à défaut de marbre, et d'équarrir des proues de vaisseaux quand il devrait sculpter des statues. Voyez, continua le jeune marin, imprimant au gouvernail un mouvement qui, au lieu de conduire la barque droit au vaisseau, la faisait dévier de manière à passer à l'une de ses extrémités, c'est un véritable collier de corail qu'elle a au cou, et ce sont de véritables perles qui pendent à ses oreilles. Quant à ses yeux, chaque prunelle est un diamant qui vaut cent guinées à l'effigie du roi Guillaume. Il en résulte que le capitaine qui prendra cette frégate aura, outre l'honneur de l'avoir prise, un splendide cadeau de noces à faire à sa fiancée.

– Quel étrange caprice, dit Emmanuel, entraîné lui-même par la bizarrerie du spectacle qui s'offrait à ses regards, que celui d'orner son vaisseau comme on ferait d'un être animé, et de jeter ainsi des sommes considérables aux chances d'un combat et au hasard d'une tempête!

– Que voulez-vous? répondit le jeune enseigne avec un accent de mélancolie indéfinissable, nous autres marins, qui n'avons d'autre famille que nos matelots, d'autre patrie que l'Océan, d'autre spectacle que la tempête, et d'autre distraction que le combat, il faut bien que nous nous attachions à quelque chose. N'ayant pas de maîtresse réelle, car qui voudrait nous aimer, nous autres goélands à l'aile toujours ouverte? il faut que nous nous fassions un amour imaginaire. L'un s'éprend pour quelque île bien fraîche et ombreuse, et chaque fois qu'il l'aperçoit de loin, sortant de l'Océan, pareille à une

corbeille de fleurs, son coeur devient joyeux comme celui d'un oiseau qui revoit son nid. L'autre a une étoile chérie entre les étoiles, et pendant ces belles et longues nuits de l'Atlantique, chaque fois qu'il passe sous l'équateur, il lui semble qu'elle se rapproche de lui et qu'elle le salue d'une lueur plus vive et d'une flamme plus ardente. Il y en a enfin, et c'est le plus grand nombre, qui s'attachent à leur frégate comme à une fille bien-aimée, qui gémissent à chaque membre que le vent lui brise, à chaque blessure que le boulet lui creuse, et qui, lorsqu'elle est frappée au coeur par la tempête ou par la bataille, aiment mieux mourir avec elle que de se sauver sans elle, et donnent à la terre un saint exemple de fidélité en s'engloutissant avec l'objet de leur amour dans les abîmes les plus profonds de l'Océan. Eh bien! le capitaine Paul est un de ceux-là: voilà tout; et il a donné à sa frégate la corbeille de noces qu'il destinait à sa fiancée. Ah! ah! les voilà qui s'éveillent.

– Ohé! les gens de la barque, cria-t-on du bâtiment, que voulez vous?

– Monter à bord de la frégate, répondit Emmanuel. jetez donc une corde, une amarre, ce que vous voudrez, afin qu'on puisse s'accrocher à quelque chose.

– Tournez à tribord, et vous trouverez l'escalier.

Les rameurs obéirent aussitôt à cette injonction, et, quelques secondes après, les deux jeunes gens se trouvaient effectivement près la coupée qui conduisait sur le pont. L'officier de garde vint les recevoir à l'embelle avec un empressement qui parut de bon augure à l'Emmanuel.

– Monsieur, dit l'enseigne s'adressant au jeune homme, qui, revêtu du même uniforme que lui, semblait occuper le même grade, voici mon ami, le comte... À propos, j'ai oublié de vous demander votre nom...

– Le comte Emmanuel d'Auray.

– Je disais donc que voilà mon ami, le comte Emmanuel d'Auray, qui désire vivement parler au capitaine Paul. Est-il à bord?

– Il vient d'arriver à l'instant, répondit l'officier.

– En ce cas, je descends près de lui pour le prévenir de votre visite, mon cher comte. En attendant, voilà monsieur Walter qui se fera un plaisir de vous faire visiter l'intérieur de la frégate. C'est un spectacle curieux pour un officier de terre, d'autant plus que je doute que vous trouviez beaucoup de vaisseaux tenus comme celui-ci. N'est-ce pas l'heure du souper?

– Oui, monsieur.

– Eh bien! cela n'en sera que plus curieux.

– Mais, répondit l'officier hésitant, c'est que je suis de garde.

– Bah! vous trouverez bien parmi vos camarades quelqu'un qui veille un instant à votre place. Je tâcherai que le capitaine ne vous fasse pas faire trop longtemps antichambre. À vous revoir, comte. Je vais vous recommander de manière à ce que vous receviez un bon accueil.

À ces mots, le jeune enseigne disparut par l'escalier du commandant, tandis que l'officier resté près d'Emmanuel pour lui servir de guide le conduisit dans la batterie. Comme l'avait présumé le compagnon de route du comte, l'équipage était en train de souper.

C'était la première fois que le jeune comte voyait ce spectacle, et, quelque désir qu'il eût de parler promptement au capitaine, il lui parut si curieux, qu'il ne put s'empêcher d'y prêter toute son attention.

Entre chaque pièce de canon et dans l'intervalle réservé à la manoeuvre, une table et des bancs étaient, non pas dressés sur leurs pieds, mais suspendus au plafond par les cordages. Sur chacun de ces bancs, quatre hommes étaient assis, et prenaient leur part d'un morceau de boeuf qui se défendait de son mieux, mais qui avait affaire à des gaillards qui ne paraissaient pas disposés à se laisser rebuter par sa résistance. À chaque table, il y avait deux bidons de vin, c'est-à-dire une demi-bouteille par homme. Quant au pain, il paraissait non pas être distribué à la ration, mais livré à volonté. Au reste, le plus profond silence régnait parmi l'équipage, qui n'était guère composé que de cent quatre-vingts à deux cents hommes.

Quoique pas un des officiants n'ouvrît la bouche pour autre chose que pour manger, Emmanuel s'aperçut avec étonnement de la variété de leur origine, que l'on reconnaissait facilement aux types généraux et caractéristiques de chaque physionomie. Son cicérone remarqua sa surprise, et répondant à sa pensée avant qu'il l'eût manifestée:

– Oui, oui, lui dit-il avec un accent américain qu'Emmanuel avait déjà reconnu, et qui prouvait que celui qui lui parlait était né de l'autre côté de l'Atlantique; oui, nous avons ici un assez joli échantillon de tous les peuples du monde, et si tout à coup quelque bon déluge enlevait les enfants de Noé, comme autrefois les fils d'Adam, on trouverait dans notre arche de la graine de chaque nation.

Voyez-vous ces trois compagnons qui troquent avec leurs voisins une portion de rosbif contre une gousse d'ail? ce sont des enfants de la Galice, que nous avons recueillis au cap Ortégal, et qui ne se battraient pas sans avoir fait leur prière à saint Jacques, mais qui, une fois leur prière faite, se feront couper en morceaux comme des martyrs plutôt que de reculer d'un pas. Les deux autres qui polissent leurs tables aux dépens de leurs manches, ce sont de braves Hollandais qui en sont encore à se plaindre du tort qu'a fait à leur commerce la découverte du cap de Bonne-Espérance. Vous le voyez, ils ont l'air, au premier coup d'oeil, de véritables pots à bière. Eh bien! ces gaillards-là, au moment où ils entendront le branle-bas, deviendront lestes comme des Basques.

Approchez d'eux, et ils vous parleront de leurs ancêtres, ne pouvant plus vous parler d'eux-mêmes; ils vous diront qu'ils descendent de ces fameux balayeurs des mers qui, lorsqu'ils allaient au combat, hissaient un balai au lieu de pavillon; mais ils se garderont bien d'ajouter qu'un beau jour les Anglais leur ont pris leur balai et qu'ils en ont fait des verges. Cette table toute entière, qui chuchote tout bas ne pouvant parler tout haut, est composée de Français. À la place d'honneur est le chef élu par eux-mêmes. Parisien de naissance, cosmopolite par goût, maître de bâton, maître d'armes et maître de danse; toujours content et joyeux, il manoeuvre en chantant, il se bat en chantant, il mourra en chantant, à moins qu'une cravate de chanvre ne lui étouffe la voix dans le gosier, ce qui pourra bien lui arriver un jour, s'il a le malheur de tomber entre les mains de John Bull. Tournez les yeux par ici maintenant, et voyez toute cette file de têtes osseuses et carrées: ce sont des types étrangers pour vous, n'est-ce pas? mais que tout Américain, né entre la mer d'Hudson et le golfe du Mexique, reconnaîtra à l'instant pour des ours du lac Érié ou des phoques de la Nouvelle-Écosse. Il y en a trois ou quatre qui sont borgnes; cela tient à leur manière de se battre entre eux: ils enroulent les cheveux de leur adversaire avec l'index et le médium, et lui font sauter l'oeil avec le pouce. Il y en a de très adroits à cet exercice et qui ne manquent jamais leur coup. Aussi, lorsqu'on arrive à l'abordage, ils manquent rarement de jeter leur pique et leur coutelas, de se prendre au corps avec le premier Anglais qu'ils rencontrent, et de le désœuvrer avec une promptitude et une habileté qui font plaisir à voir. Vous conviendrez que je ne vous mentais pas, et que la collection est complète.

– Mais, répondit Emmanuel, qui avait écouté cette longue énumération avec un certain intérêt, comment fait votre capitaine pour se faire entendre de tous ces hommes réunis de tant de points différents?

– D'abord, le capitaine connaît toutes les langues; puis, dans le combat ou dans la tempête, quoiqu'il parle alors sa langue maternelle, il lui donne un tel accent, croyez-moi, que chacun comprend et obéit.

Mais tenez, voici la cabine de bâbord qui s'ouvre: sans doute il est prêt à vous recevoir.

En effet, un enfant revêtu de l'uniforme de midshipman s'avança vers les deux officiers, demanda à Emmanuel si ce n'était pas lui qui se nommait le comte d'Auray et, sur sa réponse affirmative, il invita le jeune mousquetaire à le suivre. Aussitôt l'officier qui venait de remplir d'une manière si consciencieuse le rôle de cicérone monta reprendre sur le pont le poste qu'il avait quitté un instant. Quant à Emmanuel, il s'avança vers la porte avec une émotion mêlée d'inquiétude et de curiosité: il allait donc voir enfin le capitaine Paul!

C'était un homme qui paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, et que l'habitude de se tenir dans l'entrepont avait voûté plutôt que le poids de l'âge. Il portait l'uniforme de la marine

royale dans toute sa stricte sévérité: c'était un habit bleu de roi, à revers écarlates, avec veste rouge, culotte de la même couleur, bas gris, jabot et manchettes. Ses cheveux roulés en boudin et poudrés à blanc étaient attachés, par derrière et à leur racine, par un ruban dont les bouts retombaient en flottant. Son chapeau à trois cornes et son épée étaient déposés près de lui sur une table. Au moment où Emmanuel parut sur le seuil, il était assis sur l'affût d'un canon, mais en l'apercevant il se leva.

Le jeune comte se sentit intimidé à l'aspect de cet homme: il y avait dans son oeil un rayon investigateur qui semblait éclairer jusqu'à l'âme de celui qu'il regardait. Peut-être aussi cette impression fut-elle d'autant plus puissante, qu'il se présentait avec une conscience qui lui faisait bien quelque reproche sur l'acte étrange qu'il accomplissait, et dont il venait pour rendre le capitaine, sinon complice, du moins exécuteur. Ces deux hommes, comme s'ils eussent éprouvé une secrète répulsion l'un pour l'autre, se saluèrent avec politesse, mais avec réserve.

– C'est à monsieur le comte d'Auray que j'ai l'honneur de parler? demanda le vieil officier.

– Et moi, au capitaine Paul, répondit le jeune mousquetaire. Tous deux s'inclinèrent une seconde fois.

– Puis-je savoir à quel heureux hasard je dois l'honneur de la visite que me fait en ce moment l'héritier d'un des plus vieux et des plus beaux noms de la Bretagne?

Emmanuel s'inclina encore une fois en manière de remerciement; puis, après une pause d'un instant, comme s'il avait peine à entamer la conversation:

– Capitaine, continua-t-il, on m'a dit que votre destination était pour le golfe du Mexique.

– Et l'on ne vous a pas trompé, monsieur, je compte faire voile pour la Nouvelle-Orléans, en relâchant à Cayenne et à la Havane.

– Cela tombe à merveille, capitaine, et vous n'aurez pas à vous détourner de votre route, en supposant toutefois que vous vous chargiez d'exécuter l'ordre dont je suis porteur.

– Vous avez un ordre à me communiquer, monsieur, et de quelle part?

– De la part du ministre de la marine.

– Un ordre adressé à moi personnellement? répéta le capitaine avec l'accent du doute.

– Non pas personnellement à vous, monsieur, mais à tout capitaine de la marine royale qui fera voile pour l'Amérique du Sud.

– Et de quoi s'agit-il, monsieur le comte?

– D'un prisonnier d'État à déporter à Cayenne.

– Vous avez l'ordre sur vous?

– Le voici, répondit Emmanuel en le tirant de sa poche et en le présentant au capitaine.

Celui-ci le prit, et, s'approchant de la fenêtre, afin de profiter des derniers rayons du jour, il lut tout haut:

«Le ministre de la marine et des colonies ordonne à tout capitaine ou lieutenant, commandant les bâtiments de l'État, et qui fera voile pour l'Amérique du Sud ou le golfe du Mexique, de prendre à son bord et de déposer à Cayenne le nommé Lusignan, condamné à la déportation perpétuelle. Pendant la traversée, le condamné mangera dans sa chambre et ne communiquera point avec l'équipage.» – L'ordre est-il en forme? demanda Emmanuel.

– Parfaitement, monsieur, répondit le capitaine.

– Et êtes-vous disposé à l'exécuter?

– Ne suis-je pas aux ordres du ministre de la marine?

– Alors on peut vous envoyer le prisonnier?

– Quand on voudra, monsieur. Seulement, que ce soit le plus tôt possible, car je ne compte pas rester longtemps dans ces parages.

– Je veillerai à ce qu'on fasse diligence.

– Était-ce tout ce que vous aviez à me dire?

– Absolument tout, capitaine, et je n'ai plus à ajouter que des remerciements.

– N'ajoutez rien, monsieur. Le ministre ordonne, et j'obéis: voilà tout; c'est un devoir que je remplis, et non un service que je rends.

À ces mots, le capitaine et le comte se saluèrent de nouveau, et se quittèrent plus froidement encore qu'ils ne s'étaient abordés.

Arrivé sur le pont, Emmanuel demanda son compagnon au jeune officier de garde; mais celui-ci répondit qu'il était retenu à souper par le capitaine Paul. Seulement, toujours obligeant et empressé, il mettait son canot à la disposition du comte. En effet, l'embarcation était au bas de l'escalier de la frégate, et les matelots, les rames en l'air, attendaient celui qu'ils devaient reconduire. À peine Emmanuel fut-il descendu, que la barque s'éloigna avec autant de rapidité qu'elle en avait mis à venir; mais cette fois elle vogua tristement et en silence, car le jeune marin n'était plus là pour animer la conversation par les axiomes de sa poétique philosophie.

La même nuit, le prisonnier fut conduit à bord de l'Indienne, et le lendemain, lorsque le jour parut, les curieux cherchèrent en vain sur l'Océan la frégate qui depuis huit jours avait donné naissance à tant de conjectures, et dont l'arrivée inattendue, la station sans résultat, et le départ spontané demeurèrent toujours un mystère inexplicable pour les dignes habitants de Port-Louis.

## Chapitre III

Comme les motifs qui avaient amené le capitaine Paul en vue des côtes de Bretagne n'ont de relation avec notre histoire que par les événements que nous venons de raconter, nous laisserons nos lecteurs dans la même incertitude que les habitants de Port-Louis, et quoique notre vocation et notre sympathie nous attirent naturellement vers la terre, nous le suivrons deux ou trois jours encore dans sa course aventureuse sur l'Océan.

Le temps était aussi beau qu'il peut l'être dans les parages occidentaux vers les premiers jours d'automne. L'Indienne marchait bravement vent arrière. Les matelots insoucieux se reposaient sur l'aspect du ciel; et, à l'exception de quelques hommes occupés à la manoeuvre, tout le reste de l'équipage, dispersé dans les différentes parties du bâtiment, usait le temps à son caprice, lorsqu'une voix qui semblait venir du ciel s'écria:

– Oh! d'en bas, ho!

– Holà! répondit le contremaître placé à l'avant.

– Une voile! dit le matelot placé en observation.

– Une voile! répéta le contre-tire. Monsieur l'officier de quart, faites prévenir le capitaine.

– Une voile! une voile! répétèrent tous les matelots dispersés sur le tillac, car en ce moment une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, l'avait rendu visible à l'oeil des marins, quoique le regard moins exercé d'un passager ou d'un soldat de terre l'eût certainement pris pour l'aile d'une mouette étendue sur l'Océan.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.